

Dominique ARRIGHI

LE RECIT DE VOYAGE DANS L'EMPIRE OTTOMAN :
TRADITIONS ET VARIATIONS DANS
LES LETTRES TURQUES DE BUSBECQ*.

Au XVI^e siècle, l'empire ottoman suscitait une fascination mêlée de peur et de répulsion chez les occidentaux. Cet intérêt était récent car jusqu'à la prise de Constantinople en 1453 par Mehmed II le Conquérant, l'installation des Turcs en Anatolie et dans les terres balkaniques au XIV^e siècle n'avait pas suscité d'écho littéraire en Europe. Seule la reconquête de la terre sainte mobilisait les esprits et soulevait de l'intérêt pour l'Orient. Or la chute de la seconde Rome et l'extension de l'empire ottoman du nord de l'Afrique jusqu'aux frontières de la Perse et aux plaines de la Hongrie sous les règnes de Selim I^{er} et de son fils, Soliman le Magnifique, firent de l'empire turc la première puissance mondiale. La constante progression des armées ottomanes en Méditerranée et leurs incursions répétées en Europe jusque sous les murailles de Vienne en 1529 firent du Turc un ennemi redoutable et invincible¹. Cette situation géopolitique donna naissance à un genre littéraire à part entière : le récit de voyage chez les Turcs qui a fleuri tout au long du siècle et s'est perpétué avec succès jusqu'au XIX^e siècle. Même si la découverte du Nouveau Monde a provoqué l'essor d'une littérature de voyage, les récits relatifs aux Amériques sont deux fois moins nombreux que ceux qui traitaient des terres ottomanes². Et la littérature de voyage connut un immense succès d'édition : certains ouvrages furent édités à de nombreuses reprises et dans toute l'Europe ; pour le seul XVI^e siècle on a répertorié 91 rééditions du *De turcarum ritu...* et du *De afflictione tam captivorum christianorum...* de Bartholomaeus Georgievits³.

Les récits sur les Turcs, qu'ils prennent la forme de récits de voyage, de traités de mœurs et de coutumes ou de pamphlets virulents ou encore de recueils de récits répondent tous au besoin d'information que ressentent les Européens à des titres divers face à la menace ottomane. Certains récits sont des ouvrages de commande tels *Les Quatre premiers livres des navigations, et peregrinations orientales* de Nicolas de Nicolay⁴ qui réalise une mission d'espionnage pour le compte de Henri II. D'autres sont des ouvrages d'information à visée scientifique tels *Les observations de plusieurs singularitez...* de Pierre Belon⁵, ou à visée commerciale comme la collection anglaise de Hakluyt⁶. D'autres encore ont un but

* Le présent article développe quelques aspects évoqués dans ma thèse de doctorat, soutenue à l'université de Paris IV en décembre 2006 (sous la dir. de P. Galand-Hallyn) : *Ecritures de l'ambassade : les Lettres turques d'Ogier Ghiselin de Busbecq (1521-1591). Traduction annotée suivie d'une étude littéraire*.

¹ Voir R. Mantran éd., *Histoire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, p. 139-158.

² Voir G. Atkinson, *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, Genève, Droz, 1935, p. 10-12.

³ Les premières éditions ont été réalisées à Paris et à Anvers en 1544 (Hongrois capturé en 1526, captif pendant 13 ans).

⁴ N. Nicolay, *Dans l'empire de Soliman le magnifique*, éd. M.-Ch. Gomez-Géraud & S. Yérasimos, Paris, C.N.R.S., 1989 (a accompagné l'ambassadeur de France, le chevalier d'Aramon en 1551).

⁵ P. Belon, *Voyage au Levant. Les observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays étranges*, (Paris, G. Corrozet, 1553) éd. A. Merle, Paris, Chandeigne, 2001 (ambassade d'Aramon, 1546-1549).

⁶ *Principal navigations of Hackluyt*, éd. E. John, Oxford, Clarendon, Press, 1900. La collection Hackluyt a pour

apologétique comme *La république des Turcs* de Guillaume Postel⁷ dont l'objectif est de faire l'éloge des Turcs pour amener les chrétiens à une réformation de leurs pratiques religieuses⁸. Mais quelles que soient leurs différences d'intentions ou d'ordre générique, les récits sur les Turcs ne sont jamais le strict résultat d'une expérience personnelle.

Si les récits sont quelquefois commencés au cours du voyage, ils sont tous achevés au retour du voyageur et parfois même des années après. De plus, le récit de voyage s'accompagne nécessairement de citations, d'allusions, de comparaisons ; et on emprunte autant aux auteurs antiques qu'aux auteurs contemporains. La relation de voyage n'est pas l'expression de la relation entre le moi et le monde mais la mise en ordre d'un savoir établi préalablement⁹. Même un espion comme Nicolas de Nicolay a consacré l'essentiel de son œuvre à recopier voyageurs et savants de l'antiquité et de la Renaissance¹⁰. Ce n'est pas la nouveauté qui établit la crédibilité de l'œuvre mais l'utilisation d'un savoir topique ; entre les données de l'expérience et l'écriture s'interposent nécessairement les auteurs sans lesquels le monde ne peut être compris. Un auteur de récit de voyage copie donc sans difficulté d'autres auteurs sans pour autant que la question du plagiat mérite d'être posée ; un récit de voyage au XVI^e siècle est d'abord une relecture.

La littérature de voyage a vu éclore de multiples *topoi* tant sur le plan thématique que sur le plan générique. Dans les récits de voyage en terre ottomane, la description de Constantinople est un des motifs les plus récurrents. Il n'existe pas de lieu dans tout l'empire ottoman en dehors de la terre sainte qui n'ait été plus décrit et commenté. Or la topique de la ville elle-même se décompose en de nombreux *topoi* secondaires que tous les voyageurs qui ont séjourné dans la capitale s'emploient à décrire, et dans le même ordre plus souvent.

Aucun récit de voyage sur les Turcs et aucune description de Constantinople ne peuvent donc être lus sans prendre en considération les usages véhiculés par la tradition. L'ambassadeur Ogier Ghiselin de Busbecq fit publier dans les années 1581-1589 un récit de voyage sous la forme de quatre *Lettres* dans lesquelles il relate les circonstances de son séjour dans l'Empire ottoman. L'intérêt et l'originalité du récit de Busbecq tient à la nature de la mission qu'il effectua chez les Turcs ; en effet, pendant environ huit ans, il séjourna essentiellement à Constantinople dans le but de négocier une trêve pour le compte du roi de Hongrie et de Bohême et archiduc d'Autriche, Ferdinand I^{er}, qui devint empereur du Saint-Empire germanique après l'abdication de son frère Charles Quint. Or en règle générale, les relations d'ambassade n'étaient pas publiées ; les rapports des chargés de mission étaient uniquement diffusés sous forme manuscrite dans toutes les chancelleries européennes, et seules quelques rares relations vénitienes ont fait l'objet d'éditions dans des recueils de récits de voyage italiens¹¹ ; le texte de Busbecq fait donc figure d'exception, d'autant plus qu'il prend la forme littéraire de la lettre humaniste¹². L'autre spécificité du récit de Busbecq tient aux enjeux diplomatiques de la négociation qu'il a menée. Les

objectif de fournir un outil professionnel aux navigateurs et aux marchands anglais à la fin du XVI^e siècle.

⁷ G. Postel, *La république des Turcs*, Poitiers, E. de Marnef, 1560 (fait deux séjours en Orient en accompagnant deux ambassadeurs : en 1535 avec Jean de la Forest, en 1547 avec le chevalier d'Aramon).

⁸ Voir F. Lestringant, « Guillaume Postel et l'obsession turque », *Écrire le monde à la Renaissance, Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, Paradigme, 1993, p. 189-224.

⁹ Voir M.-C. Gomez-Géraud, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, P.U.F., 2000.

¹⁰ Voir M.-C. Gomez-Géraud, « Prises de vues pour un album d'images : L'Orient de Philippe Canaye, seigneur du Fresne, 1573 », *D'un Orient l'autre*, I, Paris, C.N.R.S., 1991, p. 329-341.

¹¹ Voir L. Valensi, *Venise et la Sublime Porte : la naissance du despote*, Paris, Hachette, p. 22.

¹² Voir S. Yérasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e-XVI^e siècles) Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, Ankara, Imprimerie de la société turque d'histoire, 1991, p. 18.

Habsbourg se sont sans cesse opposés à la politique d'extension des Ottomans en Méditerranée et en Europe orientale. Or, Ferdinand I^{er} n'eut jamais les moyens militaires et économiques nécessaires pour lutter efficacement contre les armées turques. Son règne coïncida avec celui de Soliman le Magnifique qui correspondit à l'apogée de l'empire ottoman. Dans ses *Lettres*, Busbecq fait donc le récit d'une ambassade qui était vouée à un semi échec car il ne pouvait obtenir de grandes concessions des Turcs dans la mesure où Ferdinand I^{er} était en position de faiblesse face à Soliman. Par conséquent, toutes les descriptions qu'il fait des Turcs, de leurs coutumes et des lieux qu'ils occupent doivent toujours être replacées dans leur contexte politique particulier ; les *Lettres* de Busbecq sont le récit d'un homme qui a dû lutter pour obtenir quelques maigres avantages diplomatiques et dont la vie sur place fut très difficile car les Turcs le considéraient comme leur ennemi ; il fut fréquemment assigné à résidence et sa sécurité physique fut même menacée. D'autre part, il devait lutter contre les manœuvres des ambassadeurs des nations européennes ennemies, notamment les Français, avec lesquels il devait néanmoins rivaliser de prestige¹³. Afin de saisir les intentions de Busbecq, il importe donc d'analyser la relation qu'il entretient avec les traditions du récit de voyage et d'identifier la nature des variations et des écarts qu'il y introduit.

Je vais m'attacher à décrire les variations qui mettent en valeur l'*èthos* de Busbecq et celles qui témoignent de ses engagements idéologiques.

Busbecq ne dépeint pas sa vie à Constantinople sous les couleurs du drame ni celles de l'affliction ; il est rare qu'il écrive avoir souffert de ses conditions d'existence et de détention à Constantinople. Tout au contraire, il s'applique à se présenter sous les traits d'un homme spirituel et érudit qui s'amuse des tracas et des bizarreries de la vie. La description de certains motifs obligés du voyage en terre ottomane lui donne l'occasion d'afficher sa culture et son humour.

Lorsqu'il reprend les motifs obligés du récit de voyage, Busbecq montre fréquemment qu'il connaît les auteurs anciens. La description des couveuses égyptiennes en est un exemple. Voici comment Pierre Belon décrit les couveuses de l'Égypte :

Toute l'Égypte n'a pas accoutumé faire éclore les poulets sous les ailes de leur mère, ains ont des fours faits par artifice, comme nous avons vu, où chaque fois ils mettent 3000 ou 4000 œufs, lesquels savent si bien gouverner, et leur tempérer la chaleur, qu'ils les font éclore tous en un temps. Ces fours sont communs à plusieurs villageois qui y apporteront leurs œufs couvrir de diverses parts¹⁴.

La même coutume est décrite dans des termes quasiment identiques par Jean Palerne, un autre voyageur dans les années 1580 :

Ils ont des fours artificiellement faits, dans lesquels ils mettent deux ou trois mil œufs, qu'on y apporte des lieux ciconvoisins et endroicts, où il n'y a point de fours : aprez ils ferment bien la bouche, et plastrent tout au tour avec la fiante des buffles, et chevaux, afin qu'il garde mieux sa chaleur : laquelle ils sçavent donner tellement à propos, et si bien tempérée, qu'ils font tous esclorre ensemble en un mesme temps¹⁵.

¹³ Voir P. Mansel, *Constantinople, la ville que désirait le monde, 1453-1924* (trad. P. Chemla), Paris, Seuil, 1997, p. 202-231.

¹⁴ P. Belon, *Voyage au Levant*, o.c., p. 287.

¹⁵ J. Palerne, *D'Alexandrie à Istanbul. Pérégrinations dans l'empire ottoman, 1581-1583*, éd. Y. Bernard, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 102 (voyage d'agrément en 1581).

Busbecq choisit d'organiser sa description en deux parties ; la première présente la coutume, dans la seconde, il fait intervenir l'autorité antique en citant l'*Histoire Auguste*.

Ceux qui viennent d'Égypte ici (et il en vient chaque jour beaucoup) affirment invariablement que, dans leur pays, les œufs ne sont pas placés sous les poules pour incuber de la même façon que chez nous, et qu'au printemps certains hommes, auxquels cette tâche est dévolue, construisent une sorte d'énorme four en entassant des couches de fiente et de fumier. Tout le voisinage, proche ou lointain y place ses œufs, et c'est là où grâce à la chaleur du soleil et du fumier en décomposition ils sont animés et où ils mettent au jour les poussins au moment voulu; ceux qui ont la responsabilité de cette tâche distribuent les poussins à ceux qui ont apporté les œufs [...] Ce qui a fait que je te rappelle volontiers ce qui est dit chez Vopiscus dans une lettre par laquelle l'empereur Adrien, irrité contre les Égyptiens, s'emporte contre eux en ces termes : «Je ne leur souhaite rien d'autre que d'être nourris par leurs poulets dont j'ai honte de dire de quelle façon ils les font s'incuber». Je ne doute pas qu'il s'agisse d'une ancienne coutume égyptienne. En l'occurrence, je soupçonne Adrien de leur reprocher comme une infamie d'avoir eu l'indécence de faire naître leur nourriture dans le fumier et dans la fiente¹⁶.

La description de Busbecq est plus longue que celle des deux autres voyageurs car il ajoute l'information relative au fumier et développe le rôle des responsables de la couveuse ; le fumier n'est pas mis à l'extérieur du four comme chez Palerne mais à l'intérieur au contact des oeufs. Son récit est à la fois plus scabreux et plus animé. Mais la véritable originalité de Busbecq tient dans le long emprunt qu'il fait à l'*Histoire Auguste*¹⁷ et qui est en fait sa véritable source. Si les références à l'antiquité gréco-latine sont omniprésentes à la Renaissance, les exposés savants dans les récits de voyage sont nécessairement un compromis entre l'observation personnelle et le savoir livresque. Aussi Busbecq a-t-il utilisé un motif récurrent du récit de voyage en y introduisant une variation issue de sa culture antique. Toutefois, non seulement il ne reconnaît pas son emprunt dans le cadre de la description mais il affecte de le greffer sur des informations qu'il aurait reçues de source sûre. De plus, la citation s'accompagne d'un commentaire et d'une tentative d'explication littéraire. Busbecq affiche donc plusieurs types d'ambition culturelle : il prétend rapporter des informations récentes et faire preuve d'un savoir viatique ; il témoigne de sa culture antique et va même jusqu'à poser au savant humaniste qui interprète les textes.

Un autre exemple de la posture de lettré qu'il se plaît à prendre se trouve dans la description qu'il fait de la ménagerie de Soliman située dans une ancienne église qui jouxtait l'hippodrome. La description de la ménagerie de Soliman offre le plus souvent aux auteurs l'occasion de développer des énumérations émerveillées et plus ou moins détaillées d'animaux exotiques. Jacques Gassot décrit par exemple des éléphants parfaitement

¹⁶ *Qui ex Aegypto huc veniunt (ut veniunt quotidie multi) constanter affirmant non illic nostro more gallinis ova incubanda subiici, sed per certos homines, ad quos ea cura pertinet, verno tempore multo stercore fimoque congesto ingentem veluti furnum construi, in quem tota vicinia longe lateque ova conferat, ubi solis et stercoreis putrescentis vapore animentur suoque tempore pullos edunt ; quos repentibus qui ova contulerunt, qui ei muneri praesunt [...] Quod ut libentius tibi commemorarem, fecit, quod est apud Vopiscum in epistola, qua Adrianus Aegyptiis iratus in eos invehitur his verbis : « Nihil opto illis, nisi ut suis pullis alantur, quos, quemadmodum foecunderent, pudet dicere ». Non dubito, quin hic mos vetus fuerit Aegyptiis. Ea re suspicor Adrianum eis ut probrum obicere obscenitatem cibi in stercore et fimo nati, Troisième Lettre, p. 170 (l'édition des *Lettres turques* citée en référence est celle de Z. von Martels, *Vier brieven over het gezantschap naar Turkije*, Hilversum, Verloren, 1994 ; toutes les traductions de Busbecq données ici sont les miennes).*

¹⁷ *Vita Firm., Sat., Proc. et Bon.*, VII, 6 ; VIII-9 : *Nibil illis opto nisi ut suis pullis alantur, quos quem ad modum fecundant pudet dicere*, « Je ne leur souhaite rien d'autre que de se nourrir de leurs poulets, dont j'ai honte de dire comment ils les font s'incuber ».

dressés :

Ilz leur font faire plusieurs choses gentilles qu'ilz leur ont appris, avec leur groin qui semble une trompette, de quoy ilz se servent en lieu de mains [...] Ilz les font coucher, plier, et lever fort facilement [...] Ay veu par experience ce que dict Pline, que l'Elephant est le plus docile animal du monde¹⁸.

Busbecq reprend à son tour le même thème :

J'ai vu aussi un tout jeune éléphant, étonnamment gracieux, qui pouvait danser et jouer à la balle. Je crois qu'à cet endroit de mon récit, tu ne te retiendras de rire qu'avec difficulté. « Un éléphant, diras-tu, qui joue à la balle et qui saute ? » Est-ce moins crédible que les exemples connus de celui qui dansait sur une corde, dont parle Sénèque, et même de celui qui connaissait la littérature grecque, selon le témoignage de Pline. Mais écoute bien, et ne crois pas que j'invente quoi que ce soit ou tu comprendras de travers. Quand on lui ordonnait de danser, il bougeait ses pieds l'un après l'autre en frémissant de tout son corps, si bien qu'il semblait de façon indiscutable vouloir danser. Il jouait avec une balle comme au jeu de paume : il attrapait habilement la balle qu'on lui lançait avec sa trompe et la renvoyait au loin, comme nous, nous, le faisons avec la main¹⁹.

Busbecq traite le *topos* de façon inventive ; il sait que les informations qu'il ajoute ne seront pas crues mais il se sert des ressources de la métatextualité et de l'intertextualité pour broder à son aise. Il insère un dialogue fictif avec son correspondant, ce qui lui permet de récuser à l'avance les critiques éventuelles et prend prétexte des histoires invraisemblables rapportées par les Anciens pour les imiter. L'association de Pline avec la description des éléphants²⁰ est devenue topique dans les récits de voyage et Busbecq y ajoute une autre référence savante : celle de Sénèque. Toutefois, la relation qu'il entretient ici avec les Anciens est ambiguë, car il admet qu'ils sont susceptibles d'avoir commis des erreurs. Les Anciens ne sont donc plus perçus comme une source documentaire fiable mais comme un modèle narratif. L'autorité qu'ils représentent aux yeux de Busbecq n'est plus d'ordre heuristique mais fictionnel ; encore une fois, Busbecq adopte la posture du lettré érudit mais pour mieux s'affranchir de la révérence d'usage à l'égard des Anciens et témoigner de son indépendance intellectuelle.

Busbecq va même plus loin et critique ouvertement l'autorité des anciens. L'humour est une de ses stratégies favorites. Il se moque par exemple des croyances au sujet des îles

¹⁸ J. Gassot, *Le discours du voyage de Venise à Constantinople, contenant la querele du grand Seigneur contre le Sophi : avec elegantes descriptions de plusieurs lieux, villes et citez de la Grece, et chose admirable en icelle*, Paris, F. Jacquin, 1550, p. 12 (secrétaire d'Henri II qui a apporté des messages à d'Aramon, 1550); J. Chesneau qui s'est largement inspiré de J. Gassot, recopie presque mot pour mot des phrases relatives aux éléphants mais omet la référence à Pline dans *Le voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur pour le roy en Levant*, éd. Ch. Scheffer, Slatkine Reprints, Genève, 1970, p. 36 (il accompagne d'Aramon de 1547 à 1552 et retourne comme chargé d'affaires à Constantinople de 1553 à 1555).

¹⁹ *Vidi etiam elephantum plane inuenem, mire lepidum, ut qui saltaret et pila luderet. Hic credo, uix temperabis risu. 'Elephantum', inquires, 'Iudentem pila et saltantem?' Qui minus quam funambulium Senecae, itemque Graecarum litterarum peritum Plinii testimonio notos? Sed audi tamen, ne me quicquam fingere existimes aut perperam intelligas. Cum saltare iuberetur, mouebat ita alternis pedes toto corpore coruscans, ut non obscure tripudiare uelle uideretur. Pila nero palmaria ita ludebat, ut pilam in se coniectam proboscide scite exciperetlongeque repercuteret, quod nos palma facimus. Si tibi hoc non est satis, ut dici possit saltasse et pila lusitasse, quaerendus est, qui planius et magis diserte fabuletur, Première Lettre, p. 68 ; cf. Seneca, *Epist.*, LXXXV, 41 (*ambulare per funem*); Plinius, *Nat. Hist.*, VIII, 3, (*Mirum maxime et aduersis quidem funibus subire, sed regredi, utique pronis*); Suetonius, *Galba*, VI,1 (*elephantos funambulos*).*

²⁰ *Nat. Hist.*, 8, 3.

Simplégades. Selon la légende rapportée par Hérodote, Ovide, Pline et Strabon, les Simplégades ou îles Cyanées, étaient deux îles flottantes situées à la sortie du Bosphore qui se rejoignaient pour écraser les vaisseaux de passage; leur pouvoir cessa après le passage de Jason et des Argonautes²¹. Ces îles stimulent la verve de Busbecq :

Tu voudras peut-être que je te parle maintenant des îles flottantes appelées Cyanées ou Simplégades. J'avoue sincèrement que je n'ai pu trouver, au cours des quelques heures qu'a duré mon séjour, aucune des îles Cyanées (peut-être, à ce moment-là, étaient-elles aller flotter quelque part ailleurs)²².

Mais il arrive à Busbecq d'adopter un ton péremptoire pour fustiger les absurdités du passé :

Il serait inadmissible de passer sous silence l'erreur grossière de Polybe, qui a conclu de divers arguments que, au fil des années, la mer Noire serait remblayée par des amoncellements de sable au point qu'à cause de la boue déposée par le Danube, le Dniepr et d'autres fleuves, elle serait impropre à la navigation. Car, de nos jours, la mer Noire n'est en rien moins navigable qu'elle ne l'était autrefois du temps de Polybe²³.

La description des *topoi* turcs devient donc chez Busbecq l'occasion d'afficher un *ethos* de lettré humaniste qui se pique de liberté scientifique. Sa curiosité, sa culture lui confèrent une stature intellectuelle dont peu de diplomates pouvaient se prévaloir. Busbecq affirme qu'il valait bien plus qu'un ambassadeur ordinaire qui aurait pu se contenter de s'entourer de savants comme l'avait fait une figure du personnel diplomatique à Constantinople, l'ambassadeur de François I^{er}, le chevalier d'Aramon. D'Aramon avait entretenu une cour de savants à Istanbul afin de flatter le goût de Soliman pour la science et de servir la politique d'alliance de François I^{er} avec les Turcs. Cette politique de prestige avait été renforcée par l'hospitalité fastueuse que d'Aramon offrit pendant sept ans à tous les Français de passage. Le souvenir de cette ambassade était encore vivace des années après. Busbecq rivalise donc avec l'image qu'ont laissée d'autres diplomates avant lui en déployant ses connaissances scientifiques et littéraires ainsi qu'en montrant qu'il était lui-même capable de procéder à une relecture de l'antiquité et à un examen méthodique des lieux qu'il visitait.

La distance amusée qu'il adopte à l'égard des auteurs anciens apparaît également dans ses remarques au sujet des modernes. Busbecq consacre un assez long passage à la description de l'hyène et finit par affirmer soudainement : « Belon se trompe en assimilant à une hyène l'animal qu'on appelle chat ou civette »²⁴. Il fait là précisément allusion à un chapitre des *Observations* dont le titre exact est : *De la bête anciennement nommée « hyaena » et maintenant civette*. Belon s'emploie tout au long de ce chapitre à démontrer que la civette des

²¹ Cf. Hérodote, IV, 85; Ovidius, *Trist.*, I, 9, 34; Plinius, *Nat. Hist.* IV; Strabon, VII, 6, 1, indique les îlots sans mentionner la légende. De nos jours, on les appelle les îles Urek Jaki.

²² *Voles fortasse hoc loco, ut tibi aliquid de natantibus insulis Cyaneis siue Symplegadibus referam. Ingenue fateor me paucis iis horis, quibus sum ibi uersatus, nullas insulas Cyaneas (nescio, an alio quopiam tunc defluxerint) cognoscere potuisse, Première Lettre, p. 74.*

²³ *Illud nefas reticere, ualde falli Polybium uariis argumentis colligentem fore, ut labentibus annis Pontus arenarum comulis ita exaggeretur, ut propter illuuiem, quam Danubius, Borysthenes aliaque flumina in ipsum inuehant, nauigationi reddatur inutilis. Neque enim hodie pilo minus nauigabilis Pontus est, quam fuit olim tempore Polybii, Première Lettre, p. 76 ; Polybius, IV, 40, 4 et 42, 1-5.*

²⁴ *Fallitur nero Bellonus, qui hyaenam putat, quem Cattum siue felem Zibettum uocat, Première Lettre, p. 84-86.*

Anciens est en réalité l'hyène²⁵. Or, Busbecq en critiquant Belon ne fait qu'adopter en réalité le jugement que portaient sur lui ses contemporains. Pierre Belon était un personnage controversé. Il avait accompagné l'ambassadeur de France, le chevalier d'Aramon, en 1547 à Istanbul et avait eu pour tâche de recueillir des informations botaniques et zoologiques. Il avait publié le résultat de ses recherches en 1555. Mais, on lui reprochait d'être un autodidacte mal informé, de ne pas connaître les Anciens, de ne pas rédiger en latin et on l'accusait même d'être un imposteur et d'avoir plagié P. Gilles, l'auteur du *De Bosphoro...*²⁶, en lui volant ses notes à la mort de ce dernier²⁷. Busbecq adopte donc ici le préjugé courant à l'égard de Belon sans pour autant afficher les raisons qui le poussent dans cette voie. Busbecq, par cette remarque, fait comprendre à son lecteur qu'il est informé des controverses scientifiques de son époque et que la modernité ne lui échappe pas davantage que l'antiquité.

Les variations qu'il introduit dans la topique du discours de voyage n'attestent pas seulement l'*èthos* qu'il entend faire valoir. Elles témoignent aussi d'une vision idéologiquement engagée de l'empire turc et sont l'expression de la politique qu'il a défendue tout au long de sa carrière. Un récit de voyage obéissait aux exigences de la véracité et de l'exhaustivité quel qu'ait été le poids de la tradition littéraire qu'il fallait intégrer. Pas une description de Constantinople ne manquait d'évoquer le site exceptionnel de la ville, l'église de Sainte-Sophie transformée en mosquée, l'hippodrome des empereurs byzantins et les vestiges de monuments antiques, la ménagerie du sultan, le grand marché appelé bezestan, l'arsenal et le monastère grec situés à Galata, une ou deux mosquées, les bains publics, les diverses curiosités du Bosphore et quelques coutumes relatives aux lieux visités, notamment la cérémonie du baise-main du sultan. Or, lorsque Busbecq décrit la ville de Constantinople dans la *Première Lettre*, il s'affranchit de quelques-uns de ces *topoi*. Busbecq ne mentionne pas du tout les mosquées ni l'arsenal. Il évoque mais ne décrit ni le bezestan ni les bains. Il décrit de façon elliptique Sainte-Sophie, un palais du Bosphore et la cérémonie de réception devant le sultan ; il ne développe vraiment que la description de l'hippodrome et de la ménagerie. Cette comparaison rapide entre les motifs obligés de la visite de Constantinople et ceux retenus par Busbecq montre donc que l'ambassadeur a opéré une sélection qui lui a permis d'esquiver le tableau de la Constantinople moderne. Tous les aspects de Constantinople qui témoignent de la richesse et de la puissance ottomanes ainsi que de la religion musulmane sont passés sous silence. Busbecq décrit une Constantinople qui pourrait être celle qu'ont laissée les empereurs byzantins. Sainte-Sophie est décrite comme une église et non comme la mosquée qu'en avait faite Mehmed II. Les animaux de la ménagerie sont décrits sans que Busbecq nomme leur propriétaire. La description du palais du Bosphore est réduite à celle d'un élément de décoration intérieure. Mais ce sont surtout les omissions de Busbecq relatives au sérail et à l'arsenal qui sont éloquentes.

Le silence sur l'arsenal est particulièrement frappant car toutes les victoires des Turcs ont été remportées grâce à un armement et des méthodes de combat modernes qu'il aurait été intéressant de décrire. A l'époque de Soliman, en 1557, l'arsenal de Galata comprenait 123 docks, chacun pouvant contenir deux galères en construction et la flotte pouvait

²⁵ P. Belon, *Voyage au Levant*, o.c., p. 267.

²⁶ P. Gilles, *De Bosphoro thracio*, Lyon, G. Rouille, 1551 (envoyé à Constantinople par François I^{er} en même temps que d'Aramon ; rejoint ce dernier à Alep en 1549 ; il rentre en France en 1551).

²⁷ Voir P. Belon, *L'histoire de la nature des oyseaux*, éd. P. Glardon, Genève, Droz, 1997 (introduction, p. XVIII-XXVI).

déployer de 100 à 150 navires²⁸. Philippe du Fresne Canaye qui visite Constantinople dans les années 1572-1573 décrit avec admiration le port et l'arsenal²⁹ :

Ce port est aussi fort remarquable à cause de l'arsenal ; ce n'est pas l'industrie humaine, mais la nature qui l'a choisi comme la plus commode et sûre station de galères ou navires qui soit au monde : on les construit sur le rivage même, et à peine sont-ils terminés qu'avec la plus grande facilité on les lance à la mer. Il y a environ deux cents voûtes séparées, sous chacune desquelles on peut faire une galère, comme cela se voit à l'arsenal de Venise [...] Et comme à ce moment le Grand Turc préparait sa flotte, l'arsenal était tout plein, et l'on voyait tant de galères, galéasses, caramoussails et autres vaisseaux de toute espèce dans ce port, qu'il ressemblait à une grande forêt d'arbres que quelque tempête aurait dépouillée de tous leurs ornements.

Mais décrire l'arsenal impliquait aussi, pour Busbecq, de rappeler le souvenir de défaites cuisantes et le fait que la suprématie navale en Méditerranée avait appartenu aux Turcs de 1538 à 1571. Et cela aurait empêché Busbecq, dans la *Quatrième Lettre*, de présenter la défaite espagnole de Djerba survenue pendant son séjour à Constantinople comme un méchant coup du sort. La bataille de Djerba opposa en 1560 l'armée de Philippe II à la flotte conduite par Pyale Pacha et se solda par une lamentable défaite. F. Braudel, qui en a fait l'analyse dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* écrit à ce sujet : « Rarement on avait vu pareille débâcle »³⁰. Cependant Busbecq écrit que la valeur de la flotte de Soliman était inférieure à celle des Espagnols et il ajoute même que les Turcs à la veille de s'embarquer redoutaient la défaite et la mort :

La croyance en la valeur des Espagnols était fermement ancrée dans l'esprit des Turcs parce qu'ils savaient que dans le passé ils avaient participé à de nombreuses guerres et que plus récemment ils s'étaient illustrés dans de grands conflits pour la gloire de leur peuple. Ils se souvenaient de l'empereur Charles. Ils entendaient parler chaque jour de son fils, le roi Philippe, héritier de la valeur de son père et de son empire. Et cela leur causait tant de souci que la plupart, convaincus qu'ils allaient affronter les dangers les plus grands rédigeaient leurs testaments, témoins de leurs dernières volontés ; et ils partirent de Constantinople comme s'ils n'allaient jamais revenir³¹.

Une énumération précise des forces navales ottomanes et une comparaison des deux armées auraient rendu ce tableau invraisemblable. La dissimulation de fragments de la réalité contemporaine participe donc d'une stratégie persuasive bien précise : Busbecq tente de convaincre au lecteur que la puissance turque peut être abattue. L'écart à l'égard de la topique relève donc ici de la propagande politique.

La partialité de Busbecq se remarque aussi dans le portrait qu'il dresse de Soliman. Les ambassadeurs étaient présentés au sultan lors de leur première audience et cet événement constitue dans beaucoup de récits de voyage un véritable morceau de bravoure. Les auteurs

²⁸ Voir *Histoire de l'empire ottoman*, o.c., p. 204.

²⁹ P. Fresne Canaye, *Le voyage du Levant de Philippe du Fresne Canaye (1573)* éd. M. H. Hauser, Genève, Slatkine Reprints, 1980, p. 111-112 (accompagne l'ambassadeur de France M. de Noailles en 1573 ; ambassadeur de France à Venise en 1601).

³⁰ F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1976, II, p. 290.

³¹ *Insederat animis Turcarum magna virtutis Hispanicae opinio, quod cognoverant multa bella vetera et recentia foelicibus auspiciis magna cum eius gentis gloria confecta. Meminerant Imperatorem Carolum. De filio rege Philippo, paterna virtutis et regnorum herede, quotidie audiebant. Quae res tantam curam adferebant, ut plerique veluti supremum adituri periculum tabulas quoque supremae voluntatis testes conderent, et, ut nunquam redituri, Constantinopoli proficiscerentur, Quatrième Lettre*, p. 288.

s'étendent sur la beauté du palais, le nombre des soldats et des gardes, la magnificence et le faste de la cérémonie. Jérôme Maurand, qui accompagna Polin de la Garde dans son ambassade de 1544, a laissé une des descriptions les plus exhaustives de la cérémonie du baise-mains ; son portrait très précis de Soliman laisse imaginer le faste inouï de la cour du Magnifique³² :

Le Grand Seigneur, dans cette troisième salle, était assis sur des coussins de brocart, vêtu de satin blanc, avec le turban assez peu grand ; au sommet du turban on voyait un peu de velours cramoisi qui émergeait de trois doigts et formait quelques plis ; au turban, sur le front, il y avait une sorte de rose d'or et, au milieu de cette rose, un très brillant rubis rond, gros comme la moitié d'une noisette ; à l'oreille droite il avait une perle pendante, faite en forme de poire, de la grosseur d'une noisette et très bien faite ; sous le menton, à l'ouverture de la casaque, qui était de moire blanche, il y avait au lieu de boutons dix ou douze très belles perles, de la grosseur d'un gros pois chiche.

Maurand est manifestement fasciné par le luxe et la richesse de Soliman à l'inverse de Busbecq qui, lui, privilégie un autre aspect de l'apparence de Soliman :

Il était assis sur un siège très bas, pas plus haut qu'un pied du sol. Celui-ci était recouvert de nombreux tapis précieux et de coussins d'un travail raffiné. A côté de lui, se trouvaient un arc et des flèches. La physionomie du sultan n'avait rien de joyeux comme je l'ai dit, son visage était triste mais cependant empreint d'une noble majesté [...] Pour son âge, (car il a déjà atteint sa soixantième année), il jouit d'une assez bonne santé, quoiqu'une altération de son teint trahisse une maladie cachée. Selon la rumeur publique, une de ses jambes est atteinte d'un ulcère incurable ou de la gangrène. Mais il corrige l'altération de son teint, comme je l'ai dit, en maquillant ses joues avec un fard rouge, toutes les fois qu'il veut voir les ambassadeurs partir avec une bonne opinion de sa santé. Il pense que cet artifice est important pour que les princes étrangers le craignent encore plus à cause de sa vigueur et de sa résistance. J'ai trouvé des preuves indiscutables de cette habitude à cette occasion. En effet, quand il m'a congédié le jour de mon départ, il avait un visage, à peu de choses près, identique à celui qu'il avait, quand il m'avait reçu à mon arrivée³³.

Busbecq passe sous silence le luxe dans lequel vit Soliman ; s'il note la somptuosité de quelques éléments de l'ameublement, il accorde une importance équivalente à l'arc et aux flèches qui sont les symboles des origines steppiques des Ottomans et qui rappellent qu'ils sont des descendants de nomades, ce qui constitue une allusion au *topos* de la barbarie scythique des Turcs. Mais surtout il décrit longuement le mauvais état de santé du sultan, faiblesse qui constituait une information capitale pour les cours européennes. Busbecq amplifie cette faiblesse en montrant que Soliman cherchait à la dissimuler par l'artifice du maquillage et en soulignant que lui-même n'en n'était pas dupe. Ainsi, Busbecq donne à voir au lecteur le spectacle de la lucidité occidentale qui perce à jour la dissimulation orientale ; la vulnérabilité du sultan est donc redoublée par la perspicacité de l'ambassadeur.

³² J. Maurand, *Itinéraire de Jérôme Maurand d'Antibes à Constantinople (1544)*. Texte italien publié pour la première fois avec une introduction et une traduction par Leon Dorez, Paris, E. Leroux, 1901, p. 217.

³³ *Sedebat ipse in solio perquam humili, ab humo haud altiore uno pede. Erat illud instratum pretiosissima plurimaque veste stragula pulvinisque exquisito opere elaboratis. Iuxta erant arcus et sagittae. Frons, ut dixi, minime laeta, tristisque in vultu, sed tamen plena maiestatis severitas [...] Pro aetate (nam ad sexagesimum annum iam accedit) satis integra utitur valetudine, nisi quod coloris vitium latentis alicuius mali indicium est. Ille coloris, quod dixi, vitium fuco inductoque genis purpurisso corrigit, quotiens oratores cum magna bonae valetudinis suae opinione vult dimissos. Quod etiam rei non obscura indicia tum deprehendi. Neque enim cum parum diverso vultu abeuntem me dimisit ab eo, quo venientem exceperat, Première Lettre, p. 100 et 108.*

Au terme de cette étude, il apparaît que Busbecq use habilement des *topoi* des récits de voyage dans un double objectif ; la description des lieux, des monuments et même du sultan est le prétexte pour lui de persuader le lecteur de sa propre valeur et de la faiblesse de l'empire ottoman. Le récit que Busbecq fait de son voyage est donc bien une œuvre littéraire.

Bibliographie

Textes

Belon, P., *Voyage au Levant. Les observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays étranges*, (Paris, G. Corrozet, 1553) éd. A. Merle, Paris, Chandeigne, 2001.

Chesneau, J., *Le voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur pour le roy en Levant*, éd. Ch. Scheffer, Slatkine Reprints, Genève, 1970.

Fresne Canaye, P., *Le voyage du Levant de Phiippe du Fresne Canaye (1573)* éd. M. H. Hauser, Genève, Slatkine Reprints, 1980.

Gassot, J., *Le discours du voyage de Venise à Constantinople, contenant la querele du grand Seigneur contre le Sophi : avec elegantes descriptions de plusieurs lieux, villes et citez de la Grece, et chose admirable en icelle*, Paris, F. Jacquin, 1550.

Nicolay, N., *Dans l'empire de Soliman le magnifique*, éd. M.-Ch. Gomez-Géraud & S. Yérasimos, Paris, C.N.R.S., 1989.

Palerne, J., *D'Alexandrie à Istanbul. Pérégrinations dans l'empire ottoman, 1581-1583*, éd. Y. Bernard, Paris, L'Harmattan, 1991.

Postel, G., *La république des Turcs*, Poitiers, E. de Marnef, 1560.

Etudes

Gomez-Géraud, M.-C., *Ecrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, P.U.F., 2000.

Maurand, J., *Itinéraire de Jérôme Maurand d'Antibes à Constantinople (1544)*. Texte italien publié pour la première fois avec une introduction et une traduction par Leon Dorez, Paris, E. Leroux, 1901.

Yérasimos, S., *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e-XVI^e siècles). Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, Ankara, Imprimerie de la société turque d'histoire, 1991.